

Affectivité et textualité dans *L'Île des rêves écrasés* de Chantal Spitz

Pierre NDEMBY MAMFOUMBY

Université Omar Bongo

ndembyt@yahoo.fr

Résumé

Les tensions qui naissent dans *L'Île des rêves écrasés* de Chantal Spitz valorisent les complexes relations qui se nouent entre Laura et Terii. En comprenant l'affectivité sous la dénomination d'intensité, on doit alors reconnaître que le couple grandeur intensive versus grandeur extensive concerne les deux grands pôles d'opposition métropole/île qu'incarnent les sujets. Autrement dit, la représentation du schéma tensif qui peut découler de ces axes d'opposition peut se construire selon qu'on situe du côté de la métropole ou de l'île, donc de Laura et Terii.

Entre la grandeur du peuple passé et l'étendue du futur, les acteurs nous amènent à comprendre l'espace-texte comme un espace-corps où se déchainent les passions et les frustrations des peuples vivant sur l'île, comme pour les étrangers qui désirent y séjourner. Un espace textuel dont la dynamique de genre génère des contradictions et fabrique des « impairités ».

Mots-clés : Dysphorie, Espace, Euphorie, Passions, Thymie, Textualité.

Abstract

The tensions that arise in Chantal Spitz's *The Island of Crushed Dreams* enhance the complex relationships that develop between Laura and Terii. By understanding affectivity under the denomination of intensity, we must then recognize that the couple intensive versus extensive magnitude concerns the two great poles of opposition metropolis/island that the subjects embody. In other words, the representation of the tensive scheme that can be derived from these oppositional axes can be constructed according to whether one is on the side of the metropolis or of the island, i.e. Laura and Terii. Between the greatness of the past people and the extent of the future, the actors lead us to understand the space-text as a space-body where the passions and frustrations of the people living on the island are unleashed, as well as for the foreigners who wish to stay there. A textual space whose gender dynamics generate contradictions and produce "oddities".

Keywords : Dysphoria, Space, Euphoria, Passions, Thymia, Textuality.

Introduction

La logique des oppositions, de contradiction et d'attraction entre les sujets¹ de l'énonciation se pose dans le texte (l'énoncé) de Chantal Spitz (1991) comme des formes inhérentes à la production du sens. On pourrait, dans une dynamique globale, aborder des thèmes liés au sentiment (exprimant les passions amoureuses), et à l'engagement des mêmes sujets des passions (dans la défense de ce qui est prioritaire au bien-être).

Le texte étudié nous donne ainsi la possibilité de saisir les raisons et les formes d'investissement des sujets dans un programme d'action qui explique leur parcours actantiel. Nous pouvons ainsi souligner que les actions cumulées marquent non seulement la complexité de la vie de l'île mais aussi les relations amoureuses de Laura et Terii qui nuisent aux engagements individuels pour la défense du projet collectif qu'ils portent. Toutes ces contradictions trouvent leur écho sémiotique à travers une dynamique textuelle particulière : la prose, le journal intime se joignant à la poésie pour construire une structure et alimenter les valeurs et les valences qui assurent la stabilité de cette même structure et des sujets de l'énoncé.

En procédant à une sorte de sémiologie, l'intérêt de ce travail est de mettre en place une structure analytique permettant de saisir les éléments du discours désignant la possible dynamique entre textualité et formes affectives. Cette analyse sera en outre l'occasion de comprendre les transferts, les influences, autrement dit les formes impliquées et les désignations qui nous ouvrent à l'espace intérieur de l'auteur.

1. Valeur relationnelle, opposition tensive

Quelques éléments théoriques et critiques nous offrent des pistes pour aborder le texte de Chantal Spitz dans son organisation et la disposition des figures du sujet. Trois possibilités dynamiques et cohérentes facilitent la construction des régimes de sens. La première nous amène à Jean-Claude Coquet et sa pensée réduisant l'activité du discours à l'expérience concrète et vécue de la réalité. Sa sémiotique dite subjectale ou phénoménologie-discursive, accorde un primat absolu au discours en acte, responsable du mode de présence du sujet au monde et fondateur de son identité. Il y a une dialectique évidente qui se pose dans l'appréciation du sujet de l'énonciation, le sujet de la présence et l'objet de référentialisation. La deuxième possibilité, inspirée du double narratif (P. Ndemby Mamfoumby, 2022, p. 119-127) propose une perspective pour saisir

¹ Jean-Claude Coquet a un regard triadique pour qualifier le sujet : *le prime-actant, le second actant et le tiers actant.*

à la fois le sujet de l'énoncé et la manifestation de son double. Enfin, la troisième tient lieu d'un engagement qui persiste à valoriser une certaine idée de la société que l'auteure défend avec passion. Évidemment, l'enjeu de ce regard « impliqué », rappelle Juan Alonso Aldama (2021, p. 12-13), est de « mettre à jour les effets de sens, les valeurs mobilisées dans le processus de création d'une part, dans le processus d'interprétation de l'autre ».

Ces trois niveaux de localisation de lisibilité, auxquels s'ajoute la contribution de Zilberberg sur la dynamique tensives, montrent que le texte proposé est fixé sur une zone culturelle et sociale qui progresse par jeu de contradictions et d'écrasement des passions.

Du point de vue de la tensivité, en reconnaissant être débiteur de Claude Zilberberg (2002, p. 116), il faut d'abord rappeler que la sémiotique tensives considère tout objet offert à son analyse selon deux valences — l'intensité et l'extensité — en mettant ces deux valences sous une double tension construisant ainsi un véritable champ de force notionnel où se positionnent les valeurs attribuables à l'objet d'analyse. L'intensité, c'est-à-dire les états d'âme, le sensible; et l'extensité, autrement dit les états de choses, l'intelligible, se joignent les uns les autres. Le repère orthonormé qui pourrait en découler, ferait implicitement office d'un schéma tensif d'accueil pour les grandeurs accédant dans le champ de la présence: du fait de son immersion dans cet espace, toute grandeur discursive se trouve qualifiée au titre de l'intensité et de l'extensité. Ces variations tensives expriment le rythme et la tonicité autour de l'activité et le comportement de Laura ainsi que la temporalité ou l'étendue de ses actions. Le narrateur rappelle:

Le journal de Laura : leur analyse du monde est si originale que je me suis sentie parfois bête. Docteur en archéologie et ils n'ont pas l'air plus impressionnés que s'il était ouvrier. Ils sont brillants, même Tematua qui ne parle pas beaucoup. Ils sont vrais, sans fausse modestie, trouvant naturel d'être ce qu'ils sont (C. Spitz, 2008 [1991], p. 103).

Les tensions qui naissent dans *L'Île des rêves écrasés* de Spitz valorisent deux grands moments dans les relations qui se nouent entre Laura et les autres habitants de l'île; de la même manière qu'on peut relever l'instant où les sujets de l'île doivent lutter pour la survie de leur espace traditionnel. C'est pour eux une forme de vie, puisque Lurusso (2017, p. 9) souligne, dans son article sur l'œuvre de Fontanille, que "les formes de vie sont certainement collectives bien qu'elles soient exprimées par des acteurs individuels et que, pour les individus, elles représentent une sorte de réservoir d'identité". Autrement dit, le parcours du sujet est d'abord guidé par une idéalité et une

intentionnalité collectives. La culture, les envies de changement portés par Terii et sa sœur sont ainsi spécifiques au bien-être ma'ohi qui est en même temps le sanctuaire de l'identité que les deux frères défendent.

De ce fait, toutes les actions menées de part et d'autre participent de cette mise en valeur de la société à laquelle appartient le sujet de l'action. Chaque forme de vie présente une logique de sens propre. L'intimité du journal de Laura montre par exemple le conflit culturel qui oppose la civilisation occidentale et celle que nous pouvons qualifier d'autochtone. Ce constat établi par Laura met en lumière les formes d'opposition qui existent et les raisons de ces oppositions qui sont essentiellement liées à la violation des frontières et des limites (symboliques ou non) physiques et culturelles qui existent entre l'île et la métropole. Cette rencontre impaire et impossible — qui n'est que la dénomination logique d'un /devoir ne pas être/ — est issue de l'ignorance de la présence de l'autre et de sa possibilité d'être un sujet pensant ; de même que l'opposition douce entre les Ma'ohis et les Blancs est due à l'attachement que chaque civilisation accorde à la nature. Dans ce cas, du point de vue tensif, l'intensité, l'affectivité régit l'extensité: la complicité aux espaces culturels de Tematua et sa famille peut expliquer l'étendue de leur passion dans la lutte et la défense de leur territoire.

Si on doit recevoir l'affectivité sous la dénomination d'intensité, alors on doit pourtant reconnaître que le couple grandeur intensive versus grandeur extensive concerne les deux grands pôles d'opposition (métropole/île). Autrement dit la représentation de ces axes d'opposition peut se construire selon qu'on se situe du côté de la métropole ou de l'île. La grandeur intensive, par exemple, peut ainsi être évaluée soit selon les intentions de Laura, soit en fonction des préoccupations de Terii.

Les mots ont atteint leur histoire, déchirure dans les entrailles de Terii. Il pleure cette déchirure qui grandit de chaque pleur, lui coupant le souffle à force d'intensité, flot violent qu'il ne peut empêcher de couler, qui noie son rêve et sa lumière. Le froid de la souffrance emplit son corps, envahit sa mémoire, chassant la vie de lui. Seul l'amour a le magique pouvoir de faire éclater de bonheur et faire se racornir de douleur. Il ne sent pas Laura poser ses mains sur son visage (C. Spitz, 2008 [1991], p. 113).

Au-delà des différences qui opposent Terii et Laura (s'inscrivant, en considérant le schéma actantiel de Greimas, dans l'axe dual des oppositions), le couple forme, dans une temporalité limitée, une force puissante qui lui permet de traverser les zones troubles qui pouvaient anéantir les velléités et les passions qui l'habitent mais qui, au final, n'aboutit à rien du tout. Terii est un Ma'ohi attaché à ses terres et à l'environnement qui les constituent, et, à ce niveau de représentation, Greimas (1983, p. 95) rappelle que c'est

le lieu où cet “*espace thymique* est censé représenter les manifestations élémentaires de l’être vivant en relation avec son environnement”.

Paradoxalement, c’est cette relation écologique qui est la source du divorce et de la rupture, même si, dans un premier temps, on pourrait plutôt s’attarder sur l’éprouver de Terii envers Laura. D’autres passages du texte montrent indirectement les préoccupations environnementales, faisant ainsi partie de l’orientation éthique du texte. Or, la mission première de Laura — dont la responsabilité se résume à « programmer les vols des missiles nucléaires » — est de détruire cet espace vert, jalousement gardé par les traditions ma’ohi, afin d’y installer une rampe pour tests nucléaires. Sans parvenir à un affrontement physique, le parcours narratif des deux amoureux s’incarne dans la défiance, voire dans une logique de mise à mort symbolique en vue de retrouver ou de conforter une certaine légitimité.

Il se dégage ainsi deux plans de localisation de l’énonciation. Le premier, dit végétal, est incarné par Terii, sa sœur et ses parents, qui consiste à lutter pour la sauvegarde de la nature empirique, car l’interaction permanente de ce groupe social avec l’écosystème forestier participe de leur survie. Ce comportement presque irrationnel pour les sujets venus de la métropole s’explique par ce qu’Éric Landowski qualifie d’« expérience esthésique » du fait que le sujet (collectif ici) a une attitude inexplicable puisqu’il fait corps avec la nature. Le second plan est de nature économique, symbolisé par Laura, ainsi que par tous les travailleurs associés au projet et la métropole, principale destinataire de la mission, qui est une garantie conséquente en termes économiques et de puissance pour la métropole.

Ces deux plans — pouvant être assimilés à des droites — incarnant des visions opposées, apparemment parallèles au départ, finissent par se couper. Ce lieu sécant est le point cardinal des tensions que chaque camp porte en lui. La nature, au vu de l’ampleur et l’influence qu’elle a sur le comportement, le corps des sujets et leur agir, peut, dans ce cas, être perçue comme un espace dont la valeur est supérieure à celle de l’espace de lancement comme lieu de la déprime et de la mort. L’auteure installe ainsi dans son énoncé des valeurs modales supérieure (la vie) et inférieure (la mort), selon qu’on se place du côté des Ma’ohi ou de la métropole, qui introduisent dans le couple Laura/Terii une forme de négativité presque insurmontable, malgré l’amour réciproque des deux sujets, qui s’achève par une rupture. Une rupture qui s’est construite progressivement au rythme de l’évolution du projet. Plus le projet avance, plus la probabilité que le couple se sépare devient grande, en même temps que l’intensité des sentiments gagne en étendue.

Le texte s'achève comme il a été programmé, par la mort des sentiments et le triomphe de l'idéologie capitaliste de Laura au détriment des valeurs cardinales des peuples autochtones : "Terii et Tetiare sont à la poursuite d'un rêve qu'ils n'atteindront peut-être jamais, mais au moins, ils ont un rêve. Toi, tu vas rentrer là-bas et tu auras laissé tes rêves ici. Tu te sentiras coupable ta vie entière d'avoir participé au projet. Tu rêveras, mon fils. Je ne suis pas sûre que nous sommes ceux qui souffriront le plus." (p. 124)

Il y a une incommunicabilité évidente entre les figures. Le « double-construit » (P. Ndemby Mamfoumy, 2002, p. 123) de Laura et Terii, de même que la relation qui s'établit entre le plan du contenu et le plan de l'expression justifient l'effet de contagion sémantique qui s'opère entre le paratexte et la diégèse. Laura est inscrite dans une relation colonialiste où l'on est détenteur d'un *savoir* et d'un *pouvoir faire* et porteur d'un regard que l'on pose sur des peuples exotiques. Terii est un Ma'ohi, défenseur de son espace culturel et de ses valeurs spirituelles, qui s'érige en gardien d'un patrimoine. La réciprocité conflictuelle dans cette binarité est source de compétitions, si ce n'est d'entreprises punitives.

Ce passage (cité en amont) consolide une fois de plus les échecs possibles qui se dégagent dans le texte de Chantal Spitz. En se référant à l'analyse de Claude Zilberberg (J. Fontanille (dir.), 1991, p. 83-104) sur les quatre pôles d'analyse qu'il fait de la « continuation de l'arrêt », on conviendra avec lui que la disposition énonciative à laquelle sont soumis les sujets de l'énoncé les situe au deuxième niveau de l'étude envisagée par l'ancien codirecteur de l'école sémiotique de Paris à savoir : "l'arrêt de la continuation", c'est-à-dire cette interruption, ce « *relâchement* de la persistance qui transforme un obstacle supposé provisoire en borne finale de ce qui est en cours. Et pourtant, l'attitude de Terii aurait favorisé, dans la suite du texte, une *contre-persévérance*, puisque celle-ci, souligne C. Zilberberg (1991, p. 91), "dessine un autre horizon pour le cours de vie, d'autres cours possibles, des alternatives et des choix." En effet, Terii reste attaché à son objet de désir, malgré les obstacles qui s'érigent sur son chemin. Il refuse ainsi de se séparer de celle dont il est amoureux. Au contraire, il persévère, parce qu'il n'a ni la force ni la compétence d'arrêter sa relation, même s'il est persuadé que celle-ci est vouée à l'échec. De la même manière que la relation Terii/Laura finit par un échec, l'ambition que porte le couple Terii/Tetiare suit la même trajectoire sans qu'ils soient tous en mesure de basculer dans une forme de vie, différente de celle qui les conditionne. Ces derniers vivent dans une illusion, alors que dans le même temps l'idéologie qu'ils portent n'a aucune chance de traverser les limites de l'île qui les enferme. Le rêve de garder

l'environnement à l'état sauvage reste prisonnier de cet espace-déviant sans possibilité de les valoriser.

Il faut ainsi ajouter que les acteurs² sont placés dans un rôle confortable, où il n'y a aucune possibilité de transformation des sujets, alors que les rencontres occasionnées par le projet devraient plutôt être favorables à des transformations de tout genre. Autrement dit, les deux dimensions relevées par Paul Ricoeur (1990, 138-148) — *l'idem* et *l'ipse* — sont en permanence en tension l'une avec l'autre, puisque chaque rencontre, chaque niveau séquentiel permet à la fois de renforcer les positions des sujets à la confrontation (Laura et Terii pour l'exemple) en même temps qu'elles permettent à l'un et à l'autre de suivre le sillon de leur vie sans une possible modification.

Dans le fond, le texte, pris comme le *texte substance* (N. Couégnas, 2014, p. 12), pouvant rendre possible une expérience, est conçu négativement puisque les sujets s'interdisent toute expérience autre que la leur. Ils n'arrivent pas à s'adapter à l'image de l'Autre en dépit des relations amoureuses qui se sont nouées, parce que les différences enregistrées sont encouragées par les sémiosphères et les cultures opposées. Il faut en effet interroger dans ce cas à la fois les formes de vie sociales, à la fois les cultures et l'espace auxquels appartiennent les sujets :

La sémiotique de l'espace a une importance exceptionnelle, peut-être suprême dans une représentation du monde propre à une culture donnée. Et ce tableau du monde est relié aux spécificités de l'espace réel. Pour qu'une culture ait prise sur la vie, elle doit concevoir une représentation fondamentale du monde, un modèle spatial de l'univers. La modélisation spatiale reconstruit la forme spatiale du monde réel (Y. Lotman, 1999, p. 53).

Il est donc évident que l'opposition nature/culture se pose avec véhémence. La nature supposant ainsi l'apparence physique liée elle à la couleur de la peau (noir/blanc), et la culture renvoyant à l'intériorité, à la psychologie, à la manière de penser (rationalité/empirisme). C'est d'ailleurs l'enjeu qui enveloppe le titre du roman, puisque toute tentative de dérive ramène toujours le sujet du voyage à la rive, donc à cette terre immobile et insulaire de Ruahine. A propos de la culture, tout le texte de l'auteure est attaché à redonner vie à ce qui constitue le socle des cultures ma'ohies : mode de vie, organisation de la société. Cette sémiosphère restreinte, rappelle encore Lotman (1999, p. 24), 's'organise à l'intérieur d'un cadre appartenant à un espace-temps spécifique, et

² Que nous préférons au terme *actant*, car il est une figure constituée à la fois de composantes sémantiques et thématiques, à la différence de l'actant qui est une pure figure syntaxique qui n'existe que par les programmes qui le mettent en jeu.

ne peut exister en dehors de celle-ci'. Cette disposition culturelle explique, dans une certaine mesure, les contradictions et les oppositions permanentes entre les deux amoureux ; en même temps que pour Laura et Terii, on est face à un attachement viscéral à des traditions, spécifiques à chaque membre du couple, qui fait que l'opposition des modalités thymiques (euphorie/ dysphorie) accordées au sujet ; ainsi que l'intensité de la modalité (faible, moyenne, forte, etc.) font des sujets et des objets évaluateurs, des pièces essentielles pour la saisie du sens et du suivi des actions.

En même temps, si la variation entre Sujet/objet est aussi forte et permanente, on peut ainsi constater qu'au début de l'histoire, c'est Laura qui évalue positivement (modalité) Terii (objet), parce que c'est elle qui enclenche et facilite l'interaction et la rencontre avec ce dernier. Laura avait en effet pris l'habitude de quitter chaque samedi son quartier général pour se rendre au village. Si au départ cette despatialisation avait pour but de changer d'air ; la rencontre de Terii change l'esprit de cette dernière et les préjugés qu'elle avait de son peuple. Par la suite, c'est Terii, objet évalué au départ, qui devient le sujet évaluateur, puisque lui aussi, désormais épris de Laura, va la présenter à ses parents. Ce qui est culturellement un acte symbolique fort et socialement un abolissement de la limite supposée qui existe entre les deux communautés : Laura, la Blanche, peut s'asseoir près des parents de Terii et vivre ouvertement les traditions de ce peuple.

Sémiotiquement on peut lire cette double 'évaluation thymique' (L. Hebert, 2003, p. 279) comme une impossibilité énonciative à poser un sujet comme seule figure de la vérité ; de la même manière que la variation et la réciprocité qu'on observe au niveau des modalités et de l'intensité découlent du fait que les deux sujets mis en valeur en amont ne sont pas suffisamment ancrés dans un « axe temporel » et « spatial » identique. Cette non appartenance plonge Terii et Laura — ainsi que leurs différentes sémiosphères — dans l'impossibilité à se définir comme sujet présupposant un *faire performanciel* (J. A. Greimas, 1983, p. 55) ; à unifier leurs intérêts culturels et de construire une sémiosphère globale. La relation des deux protagonistes était donc vouée à l'échec, puisqu'ils sont issus de deux cultures différentes, et surtout, aucun des deux n'est prêt à sacrifier sa préférence culturelle pour s'adonner à une autre : il reste soumis à une ordonnance traditionnelle qui légitime sa présence. On peut alors comprendre pourquoi le texte est souvent teinté d'une couleur de la différence, et encourage ainsi des contre-performances. Alors que ce régime de légitimation sociale a un autre écho au début du texte — la mère de Terii étant issue d'un mélange de race — la clause du texte tend à présenter ses enfants marginaux.

2. Texte et espace de la globalité

Le texte de Chantal Spitz est fondé sur une dynamique générique de la globalité de laquelle on peut expliquer tout le processus lié à la production du sens. Autrement dit, c'est un texte qui englobe tous les genres, ou presque, qui permettent de saisir la subjectivité dans la mise en discours et de s'intéresser en même temps aux états de faire et aux états d'âmes. En effet, les dispositions énonciatives et narratives font que le lecteur peut partir de la prose (lieu objectif du texte) pour aller à la poésie (qui reprend les affects de l'auteure) en passant par le journal intime (moment où Laura Lebrun retrace ses escapades amoureuses et affirme ses opinions sur les peuples indigènes) sans qu'une rupture évidente soit établie. Ce foisonnement a un double, voire un triple enjeu : la possibilité pour l'auteure d'intégrer un regard transversal des choses, en y associant les opinions diverses qui traversent l'énoncé. Ces opinions ne peuvent être valablement portées que par un récit éclaté, qui le prédispose ainsi à une polyphonie, étant donné que chaque sujet du discours vit différemment ses émotions.

Le texte — entendu cette fois-ci par le *texte forme* (N. Couégnas, 2014) assimilé à la textualité, donc les formes analysables du texte — fonctionne alors sur la base d'une structure arbrale ou moléculaire que Lucien Tesnière (1969) appelle les *stemmas*, où la phrase est considérée avant tout comme un système de connexion. Cette répartition par branches énonciatives et phrastiques dévoile, par la poésie, les intentions non révélées de l'auteure — celles justifiant les regrets d'une société qui se blanchit par le pouvoir de l'argent et la disparition de la sémiosphère « ma'ohi » — ; le regard que certains sujets du texte ont pour défendre une forme de vie, en combattant inlassablement les idées et les projets des « ennemis ». Le malentendu énonciatif est fondé sur les intentions bienveillantes des autochtones de vouloir défendre une culture alors qu'ils sont eux-mêmes issus d'une culture du mélange. Le projet pour la lutte des idées et la défense du territoire est donc voué à l'échec, puisqu'il y a une certaine dynamique impaire ou négative qui fait que le combat ne reste qu'à l'échelle de l'esprit.

Le texte est donc une vue d'ensemble de ce que peut représenter le monde d'aujourd'hui, un *pack global*, c'est-à-dire ce mouvement d'ensemble qui priorise le général pour habiller le spécifique. Un monde global où le spécifique est de plus en plus absorbé par les multiples intérêts qui font que cette autarcie affirmée se liquéfie à la rencontre d'autres valeurs plus puissantes. C'est à partir de cette conjonction-disjonction de l'être et du non-être, que l'île devient ainsi le lieu des rêves écrasés. Laura réussit à

mettre en place le projet de la base de lancement des missiles nucléaires, mais doit en même temps se résoudre à éprouver un amour durable avec son amant. Les sentiments sont partagés, en revanche ses émotions ne durent que le temps et le moment de l'exécution du projet, parce qu'elle doit rentrer en métropole. Terii est aussi limité dans le temps et dans l'espace, car l'amour qu'il partage avec Laura l'empêche de marquer physiquement son opposition à celle qu'il ne voit que les week-ends.

Si on veut comprendre Chantal Spitz, ses intentions cachées ainsi que le « double culturel » qui la constitue, il faut partir de l'idée qu'une révolution n'est possible que si on garde une part d'authenticité, et que les intérêts des uns et des autres sont loin de constituer un dénominateur commun. Or, comment Terii peut-il défendre des terres dont le propriétaire n'est qu'un Anglais blond aux yeux bleus, à savoir Charles Williams, son grand-père ? Autrement dit, son métissage constitue une limite dans les actions à poursuivre. Au bout du compte, Terii et sa sœur, au même titre que les fonctionnaires de l'île qui sont noyés dans la corruption, sont tous dans l'impasse et dans l'impossibilité de sauver leur île-mère, parce que, comme acteurs, ils ne sont ni structurés ni constitués par des modalités *actualisantes* et *réalisantes*, excluant ainsi toute possibilité de manipulation (H. Parret, 1986, p. 102).

Dès lors, le texte « spitzien » montre que la transformation de la passion en un acte durable échoue et que toute passion est corruptible, parce que, contrairement au rôle que doivent jouer les actants au sens où le perçoit Duygu Oztin Passerat (2015, p. 119), ces derniers " n'effectuent pas des performances ou des actions qui transforment des états des faits dans d'autres états des faits". Les non-performances des sujets et l'inaboutissement des défis relevés traduisent la violence douce des oppositions et l'incapacité à croire qu'on peut demeurer authentique alors qu'on s'ouvre à l'Autre, donc au monde. On peut ainsi lire : "Les enfants de Emere et Tematua, mélange de deux cultures, ne seront jamais entiers. Quand leur esprit comprendra le monde des Blancs, leur âme criera la douleur de leur terre et de leur peuple. Éternel déracinement de l'esprit. Immortel enracinement du ventre" (C. Spitz, 2008 [1991], p. 67).

De la même façon que la dualité Emere/Tematua s'inscrit dans une logique stagnante et progressive de l'échec, le couple Terii/Laura n'offre pas de choix d'éclosion. Ici les sujets (en fonction de l'axe choisi, l'un sera *sujet* et l'autre *objet*, vice versa) sont donc dépourvus de toute compétence modale, puisqu'il n'y a aucune modification du statut du *sujet de faire*. Ce sont des couples qui ont construit leur union sur un mensonge racial en supposant que le fruit de leur union peut donner un produit efficace pour combattre les inégalités raciales et idéologiques du monde moderne. Tematua aurait dû

épouser une Ma'ohi authentique; de la même manière que Laura aurait dû céder aux avances de son collègue Yan Kerfellec, ingénieur principal de la base. Le texte s'inscrit, en suivant sa saillance énonciative, non plus seulement dans une dynamique de genre, mais aussi dans une dynamique des contradictions, basée sur la fabrique des « impairités », tout cela au nom de l'amour et des passions comme dénominateurs communs :

Depuis que la radio a annoncé la nouvelle, Tematua sent qu'ils ont perdu leur terre. Il sait que ses enfants sont neufs, forts de leur espérance et faibles de cette même espérance. Il sait qu'il doit parler lors de la réunion parce qu'il a vu la métropole il y a longtemps. Parce que ses enfants, nés de cette terre, ne savent plus vraiment la langue du ventre de leur peuple, nouveau enfants-mélange de deux univers. Parce que malgré l'inutilité du combat, il faut se battre pour vivre debout (C. Spitz, 2008 [1991], p. 77).

Il faut pourtant penser que la perte du territoire et de ses valeurs est antérieure à la mise en place effective du projet de la métropole, puisque les défenseurs présumés de l'île sont des « enfants-mélanges ». Autrement dit, ces enfants-monde sont au courant des intérêts économiques et des logiques du projet, et cela grâce à la culture du mélange dont ils sont issus.

Non. Tu sais nous étions vraiment un grand peuple. Mais nous, nous avons perdu les rêves de nos pères, appâtés par l'éclat d'autres peuples, différents. Aujourd'hui tu as ceux qui veulent toujours plus : argent-puissance-honneurs et tout le reste. Et tu as les éternels rêveurs dans un monde sans rêve, à la recherche de notre passé pour imaginer notre avenir (*ibid.*, p. 123).

Cet énoncé confirme l'image que se fait le sujet face à son histoire collective et à son être. Un seul terme suffit pour désigner le pessimisme et l'incapacité de ce sujet à se construire: la dysphorie. Tout le texte est gagné par les valeurs négatives, puisque le sujet, dans ce cas, perçu comme un sujet d'état, apparaît comme passif. Cette négativité englobante, dans une dynamique discursive, présuppose donc la primauté du *discontinu* (comportant ruptures et fractures) sur le *continu* (susceptible de variations d'équilibres et de modulations). Le texte établit tout de même une « connexion » entre le sujet créateur et son milieu en insistant sur ce qui relève du niveau perceptif (visible), de la construction spatialisée (virtuel) ainsi que de l'ordre de la représentation (l'iconique). Entre la grandeur du peuple passé et l'étendue du futur, l'énonciateur amène à prendre le texte

comme un espace-corps où se déchainent les passions et les frustrations de ceux qui vivent sur l'île comme de ceux qui désirent y séjourner.

L'espace énonciatif, dans le projet de Chantal Spitz, tient à assurer la continuité qui la lie à sa culture et à son territoire. Cette alliance des sémiosphères permet à l'écrivaine d'exister à la fois dans un temps mythique et de construire sa parole dans un espace contemporain. Cette relation autoréflexive de l'écrivaine propulse au premier plan celui qui parle tout en évaluant la pertinence de son discours. Elle éclaire aussi les difficultés des écrivains du Pacifique, comme de leurs sujets énonciatifs, à s'exempter de ce qui fait aujourd'hui leur spécificité: la double identité, le "corps utopique" (M. Foucault, 2009, p. 15).

Conclusion

Si *L'Île des rêves écrasés* est un texte passionné — par les thèmes développés et les schèmes culturels mis en valeur —, il traduit non seulement les intentions du sujet (l'auteure) des passions, mais aussi la fragilité des peuples et des cultures à la rencontre de l'Autre. Tous les indices de l'énoncé conduisent à présenter le texte comme le lieu de l'écrasement et de la fabrique des passions, et des inquiétudes que les uns et les autres entretiennent réciproquement.

Loin de proposer une issue positive, où les intentions de la romancière et des sujets du discours sont clairement portées jusqu'à leur aboutissement, l'énoncé fonctionne par un mouvement cyclique du discours au même titre que les communautés de Maeva qui vivent au "rythme et à l'éternel recommencement du cycle de lune". Un pacte, dit zéro, entretenu par la transmission des valeurs à des nouvelles générations sans pouvoir véritablement modifier leur destin. De surcroît, l'instabilité générique du texte participe de l'inconstance des sentiments et la non-valeur des éléments essentiels de la culture pour lutter contre les frères-ennemis de la métropole. Dans le fond, les sujets du faire n'ont jamais eu des rêves intenses pouvant amener ces derniers à se surpasser pour les réaliser. Ce sont des rêves obtenus par transfert, ceux d'une auteure qui voit son île se désarticuler socialement et dont l'envie principale est de donner un corps à ce qui reste d'acceptable de la vie des Ma'ohi.

Références bibliographiques

- ALDAMA Juan Alonso, DI SCIULIO Flore, 2021, "Introduction", *Sémiotique impliquée. L'engagement du chercheur face aux sujets brûlants*, J. A. Aldama; D. Bertrand, B. Darras, F. Disciulio (dirs.), Paris, L'Harmattan, p. 12-13.
- COUEGNAS Nicolas, 2014, *Du genre à l'œuvre. Une dynamique sémiotique de la textualité*, Limoges, Lambert-Lucas.
- DUYGU OZTIN Passerat, 2015, "Passions dans sémantique structurale : du modèle actantiel vers la sémiotique des passions", *Sayi : 33 Yil*, n°1, p. 115-125.
- FOUCAULT Michel, 2009, *Le Corps utopique, les hétérotopies*, Paris, Les Nouvelles Éditions, Lignes.
- GREIMAS Julien-Algirdas, 1983, *Du sens II*, Paris, Seuil, coll. « Essais sémiotiques ».
- LOTMAN Youri, 1999, *La Sémiosphère*, traduction A. Ledenko, Limoges, Pulim.
- HÉBERT Louis, 2003, « L'analyse des modalités véridictives et thymiques : vrai/faux, euphorie/dysphorie », *Semiotica*, Bloomington, Association internationale de sémiotique, 144, 1/4, p. 261-302.
- LURUSSO Anna Maria, 2017, « Jacques Fontanille, formes de vie », Limoges, *Actes sémiotiques*, n°120, p. 1-10.
- NDEMBY MAMFOUMBY Pierre, 2022, « L'Ethnologue et le Sage : double narratif, écriture sans champ », *Sami Tchak, Les voies d'un renouveau*, P. S. Diop (dir.), Bruxelles, Peter Lang, p. 119-127.
- PARRET Herman, 1986, *Les Passions. Essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Bruxelles, 1986, Mardaga.
- RICOEUR Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- SPITZ Chantal, 2008 [1991], *L'Île des rêves écrasés*, Editions Au vent des îles.
- TESNIERE Lucien, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1969.
- ZILBERBERG Claude, 2002, « Précis de grammaire tensive », *Tangence*, n°70, p. 111-143.
- , 1991, « Aspectualisation et dynamique discursives », *Le Discours aspectualisé*, F. Jacques (dir.), Limoges, Pulim-Benamins, p. 83-104.